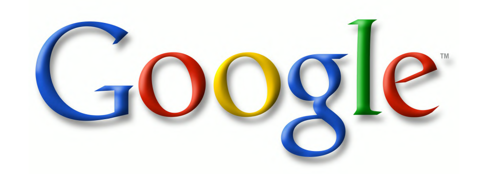
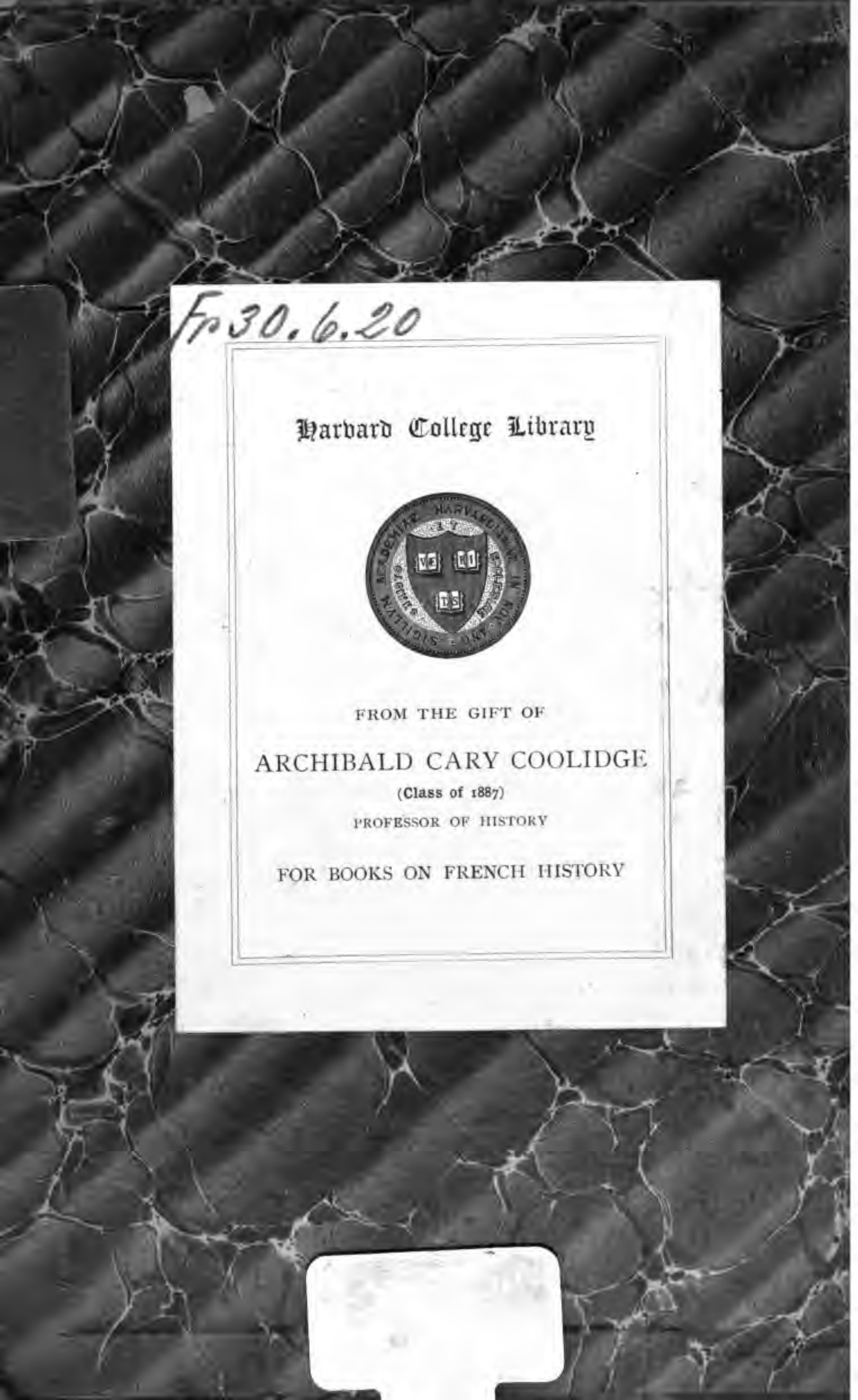








SÉANCE
PUBLIQUE
TENUE LE 20 JUIN 1773,
DANS LE SALLON
DU
JARDIN DE PLANTES,
PAR l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, avec MM. les Députés du Collége de Médecine.

POUR L'OUVERTURE
DU
PREMIER COURS DE BOTANIQUE.



A DIJON,
Chez CAUSSE, Imprimeur du Parlement, de la Ville & de l'Académie des Sciences; place Saint Etienne.

M. DCC. LXXIII.
AVEC PERMISSION.

AVERTISSEMENT.

Mr. Maret, Secretaire perpétuel pour la partie des Sciences, a ouvert la Séance par un Discours dans lequel il en annonçoit l'objet, & faisoit sentir l'importance de l'Etablissement formé par Mr. Legouz de Gerlan, ancien Grand Bailli de la Noblesse du Dijonnois.

Ce Bienfaiteur avoit apporté un Discours, où il exposoit les motifs qui l'ont engagé à donner le Jardin de Plantes. Un rhume ne lui permit pas de le prononcer, & Mr. de Morveau en fit la lecture pour lui.

Mr. Durande, Professeur de Botanique, termina la Séance par un Discours sur l'utilité de cette science.

Le Public ayant paru desirer l'impression de ces différents Ouvrages & le récit de ce qui s'est passé à cette Séance, l'Académie s'y est portée d'autant plus volontiers, qu'elle sent plus vi-

vement combien il importe de répandre les connoiſſances qui doivent faire juger de l'utilité de la fondation de Mr. Legouz, de fixer l'attention ſur les ſecours qu'elle promet, de conſerver enfin la mémoire d'un de ces jours ſi glorieux pour les Lettres, ſi conſolants pour l'humanité, ſi propres à faire germer les vertus & les talents, où le zèle reçoit un juſte prix des acclamations de la reconnoiſſance, & qui n'honorent pas moins la Patrie qui défére la couronne civique, que le Citoyen qui l'a méritée.



DISCOURS
POUR L'OUVERTURE DE LA SÉANCE.

PAR M. MARET.

MESSIEURS,

Les Établiſſements capables de diſſiper l'ignorance, ſource de tous les maux, ſont dignes de la plus grande faveur. Ils ſont ſur-tout bien précieux à l'humanité, lorſque l'Art de guérir en eſt l'objet. On en voit beaucoup de cette eſpèce en France, & cet Art eſt enſeigné avec le plus grand ſuccès, à Paris, à Montpellier, à Rouen, & en quelques autres Villes du Royaume. La plupart des Académies formées dans les différentes Provinces, concourent encore à en accélérer les progrès, ſoit par le travail particulier de leurs Membres, ſoit par les Prix qu'elles diſtribuent à des Ouvrages qui ont pour ſujet quelques parties de cet Art important.

Mais, malgré le nombre des Ecoles conſa-

crées à ſon enſeignement, & malgré les efforts des Académies, il s'en faut beaucoup que les occaſions de s'inſtruire ſoient auſſi multipliées qu'elles devroient l'être pour l'intérêt de la Société.

La vie des Habitans des Villages & de la plupart des petites Villes, eſt confiée à des ſoins peu éclairés, & ſouvent à des mains d'une dextérité au moins ſuſpecte. On ne peut ſe diſſimuler que ſi des épidémies meurtrieres dévaſtent fréquemment nos campagnes, ces funeſtes événements ne doivent pas moins être attribués à la nature des ſecours donnés aux malades, qu'à la malignité des maladies qui engagent à y recourir.

Cette terrible vérité ne peut être méditée ſans émotion; mais en nous attendriſſant ſur des maux auſſi funeſtes que réels, ſoyons équitables, remontons à leur ſource, & nous verrons que ces maux ont pour cauſe l'inſuffiſance des moyens employés pour répandre l'inſtruction; que dans l'état préſent des choſes, il eſt impoſſible qu'avec la volonté la plus décidée de s'inſtruire, les Chirurgiens de campagne ſoient tous aſſez inſtruits pour ne pas courir le riſque de ſe tromper très-ſouvent.

Parcourir en un ſeul jour pluſieurs Villages, ſouvent très-éloignés les uns des autres; braver dans ces courſes l'intempérie de toutes les ſaiſons; avoir à gouverner des malades indociles, & qui, ſouvent par ſtupidité ou par nonchalance, diſſimulent la moitié de leurs maux; faire des avances en drogues avec la certitude d'en perdre une grande partie; s'épuiſer en fatigues,

ſans eſpoir d'une reconnoiſſance proportionnée à ſes travaux; en un mot, compromettre ſa ſanté & ſa fortune; voilà à quoi ſont expoſées les perſonnes qui ſe conſacrent au ſervice des malades de la campagne. Leur poſition n'eſt pas aſſez avantageuſe pour flatter l'ambition des gens à qui la fortune peut frayer une autre route. Il en réſulte que ceux qui s'engagent dans celle-ci, étant pour la plupart hors d'état de faire des dépenſes conſidérables, ſe voient forcés à ſe contenter de demi-connoiſſances, & reſtent dans une ignorance en quelque façon invincible.

En effet, ſi nous exceptons Orléans, Rouen & Metz, où l'on a nouvellement ouvert des Écoles publiques de Chirurgie, c'eſt à Paris, à Montpellier, & dans les Villes où ſont établies des Facultés de Médecine, que les Etudians doivent aller chercher à s'inſtruire, & ils ne peuvent s'y rendre & y ſéjourner qu'en faiſant des dépenſes au deſſus des forces de la plupart d'entre eux. En décorant la Chirurgie, autant qu'elle mérite de l'être; en la ſéparant de l'Art méchanique de la barberie, qui l'aviliſſoit; on a enlevé, à tous ceux que la fortune n'a pas favoriſés, la ſeule reſſource qui pouvoit les mettre à portée de recevoir des leçons gratuites & importantes, & de ſe former ſous des Maîtres principalement occupés à communiquer leurs lumieres.

Le ſeul moyen de remédier aux inconvénients qu'entraîne ce changement ſurvenu dans

le régime de la Chirurgie, est de former, au moins dans les Capitales de toutes les Provinces, des Établissements destinés à instruire gratuitement ceux qui veulent se livrer à la pratique des différentes parties de la Médecine; Établissements dans lesquels on donneroit des leçons sur l'anatomie, l'histoire des maladies, les accouchements, les opérations chirurgicales, la chymie, la pharmacie, la matiere médicale & la botanique.

Le Gouvernement plus éclairé que jamais sur les avantages d'une population nombreuse, n'attend probablement que des circonstances favorables pour remplir les vœux que forment à ce sujet tous les bons Citoyens. Mais chaque moment qui retarde l'exécution d'un projet aussi intéressant, peut coûter la vie à quelques malheureux, réduire une famille à la plus affreuse misere par la perte de son chef, & dépeupler des Villages entiers.

Venir en cette occasion au secours de l'État, employer sa fortune à surmonter quelques-uns des obstacles qui s'opposent à l'exécution des volontés bienfaisantes de ceux qui le gouvernent; hâter cette exécution en prenant sur soi de diriger l'enseignement sur l'objet qui, entraînant le plus de dépenses par l'appareil qu'il exige, l'auroit davantage retardée; faciliter par ce moyen les Établissements complets, dont l'importance est si bien démontrée; c'est rendre à la Société le service le plus signalé; c'est se mon-

trer digne de l'amour & de la reconnoiſſance de ſes contemporains & de la poſtérité.

Tels ſont les ſentiments que fera naître dans les ames honnêtes & ſenſibles, le don d'un Jardin de Plantes, que Mr. Legouz a fait à l'Académie.

De toutes les ſciences, dont il ſeroit à deſirer que l'on pût donner des leçons en cette Ville, la Botanique étoit celle qu'il étoit le plus difficile d'y cultiver, parce qu'elle exige de grandes dépenſes préliminaires, & ſans ceſſe renaiſſantes : mais graces à la bienfaiſance de Mr. Legouz, cet obſtacle eſt détruit, & la fondation de cet Académicien devient un heureux préſage pour l'établiſſement d'une Ecole complete de Chirurgie.

Si l'Académie s'eſt chargée avec plaiſir de rendre cette fondation ſenſiblement utile au public; ſi elle ouvre aujourd'hui un Cours de Botanique, dont elle a confié les leçons à Mr. Durande, que n'a-t-on pas lieu d'attendre du zèle de ſes autres Membres? J'oſe les comparer à ces Athletes vigoureux, préparés au combat par le régime & l'exercice : qu'on leur ouvre la carriere, on les y verra voler avec l'ardeur que leur inſpire l'amour du bien public.

Mais quittons l'expreſſion figurée, & diſons avec autant de confiance que de ſimplicité, que l'Académie, pour donner des leçons ſur l'anatomie & la chymie, ſur toutes les ſciences, dont il ſeroit à deſirer qu'on pût établir une École en cette Ville, n'attend, pour ainſi dire, que le

ſignal, & ſe livrera à ce nouveau travail avec le plus grand empreſſement, dès qu'on lui en aura fourni la facilité.

En fondant un Jardin de Plantes, M. Legouz aura donc non-ſeulement la ſatisfaction d'avoir fait un Établiſſement important, mais encore d'avoir conſidérablement affoibli les obſtacles qui s'oppoſent à la formation de celui qui eſt l'objet des voeux de tous les bons Citoyens.

Il ne ſe trouvera ſans doute perſonne d'aſſez peu réflêchi pour ne pas ſentir tout le prix d'un pareil bienfait. Perſonne ne ſera ſans doute aſſez inconſidéré pour prétendre que la Botanique étant très-connue, il étoit inutile d'en procurer à grands frais l'enſeignement, & qu'il falloit le porter ſur des objets plus intéreſſants, tels que l'anatomie, la chymie, *&c.* Mais qu'il ſeroit facile de répondre à une aſſertion auſſi ſurprenante, & de ramener au vrai des gens que le défaut de réflexions auroit jetés dans l'erreur.

Croyez-vous, leur diroit-on, que la vertu de toutes les plantes ſoit ſi parfaitement connue, qu'il ſoit impoſſible de faire déſormais en ce genre aucune découverte? Croyez-vous que parmi les ſimples, que le Créateur fait germer ſous notre main, il n'en eſt point qui puiſſe ſuppléer aux drogues étrangeres, que l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique nous fourniſſent? Si cependant il eſt à préſumer qu'une étude plus ſuivie des plantes nous y fera reconnoître des propriétés que nous ignorons; s'il eſt certain que Dieu, comme le remarque M. Leclerc, n'a pas

mis en Amérique les remedes à employer contre les maux auxquels nous exposent la nature de nos climats, nos travaux & nos excès; il est évident que la Botanique n'est pas encore assez connue; que son étude est utile à ceux qui se destinent à la pratique de l'art de guérir; qu'il étoit important enfin de faciliter cette étude par l'établissement d'un Jardin de Plantes, quelque dispendieux qu'il pût être.

Je me garderai bien de renouveller ici les prétentions de M. Okes, Médecin à Cambridge, & de regarder l'étude de l'anatomie comme inutile; je sens, & je connois par moi-même, l'importance de cette étude; & je ne dissimulerai pas que les avantages, qu'on en retire, peuvent la faire mettre en parallele avec celle de la Botanique; qu'à bien des égards même elle mériteroit la préférence. Mais, pour se convaincre que l'Etablissement d'un Cours de Botanique étoit bien plus important que celui d'un Cours d'Anatomie, il suffit de faire attention à la difficulté qu'il y avoit à former l'un, à la facilité qu'on aura à établir l'autre; il suffit de réflêchir aux avantages particuliers que le Jardin de Plantes, où se fera le Cours, procurera à notre Patrie.

Un amphithéatre toujours peu dispendieux, si l'on n'en fait pas un objet de luxe, est le seul appareil nécessaire pour faciliter un Cours d'Anatomie. Il étoit impossible d'enseigner la Botanique, sans un jardin d'une vaste étendue, sans des bâtiments appropriés à la conservation des

plantes. Les différents états de l'athmosphere, les effets inévitables de la cause même qui fait végéter les plantes, en opérent la destruction. Le jardin le plus riche seroit bientôt dépeuplé sans une culture assidue & toujours coûteuse, sans des correspondances également dispendieuses : il étoit donc très-difficile de faciliter l'étude de la Botanique, il est très-aisé de favoriser celle de l'Anatomie; il ne l'est pas moins de porter l'enseignement sur les accouchements, les opérations chirurgicales, la matiere médicale, & la chymie (1).

Un laboratoire peu coûteux, & qu'on peut établir dans les piéces négligées d'un hôtel public; quelques fourneaux, quelques instrumens, fragiles à la vérité, & sujets à un entretien qui peut devenir un objet de dépense; voilà ce qui est nécessaire pour que l'on puisse donner des leçons de chymie; mais tout cet appareil peut-il être comparé à celui qu'entraînoient l'étude & l'enseignement de la Botanique.

Le parallele de cet appareil dispendieux avec celui qu'exigeroient des leçons sur les autres sciences, dont il seroit à desirer qu'on pût former une Ecole, seroit encore bien plus avantageux à l'établissement du Jardin de Plantes. Avoir fait cet

---

(1) L'Académie est décidée à faire faire des Cours publics de chymie & de matiere médicale, dès qu'elle aura un logement qui lui offrira les commodités nécessaires. Un Académicien très-versé dans la chymie, se chargera du premier, & je ferai celui de matiere médicale.

Établissement, c'est donc avoir réellement pris sur soi de favoriser l'étude d'une science importante, & qu'on n'eût probablement jamais enseignée en cette Ville. On se rappelle encore quels efforts fit Mr. Michaut, il y a trente ans environ, pour engager à établir un Jardin de cette espèce. Les circonstances ne sont sûrement pas aujourd'hui plus favorables à une pareille tentative ; & s'il étoit un moyen d'engager à former dans cette Capitale une Ecole complete, où toutes les parties de l'art de guérir seroient enseignées, c'étoit celui qu'a pris Mr. Legouz. Mais il est encore un point de vue sous lequel il est intéressant de considérer son Jardin ; c'est l'utilité particuliere qu'en retirera notre Patrie.

Les Médecins se sont toujours plaints & se plaignent souvent encore, de ne pouvoir employer les plantes, même indigênes, dont ils ont besoin. Souvent ils ont le chagrin de voir qu'on trompe les malades, & que l'on contrarie leurs vues & leurs projets, en donnant une plante pour une autre. Je ne crains pas que cette assertion soit démentie. Mais si le fait que j'avance est vrai, la cause en est facile à reconnoître : elle cessera par l'établissement du Jardin des Plantes.

Les Apothicaires, trop peu protégés en cette Ville, n'ayant eu jusqu'à présent aucun moyen d'entretenir & de perfectionner leurs connoissances en botanique, & étant trop incertains du débit de leurs drogues, pour conserver beaucoup de plantes qu'il faut renouveller chaque année,

n'en ramaſſent que très-peu, & ſe chargent à peine des plus uſuelles.

Cette partie de la pharmacie eſt entre les mains de femmes ignorantes, ou dont les connoiſſances ſont ſi bornées, qu'elles font tous les jours les plus dangereuſes équivoques. Le Jardinier de l'Académie, inſtruit par M. Durande, & ſurveillé par le Directeur du Jardin, ramaſſera avec ſoin toutes les plantes uſuelles, & l'on pourra recourir à lui avec confiance pour ſe les procurer.

Le Jardin d'ailleurs offrira en tout temps des piéces de comparaiſon, à l'aide deſquelles on pourra apprécier les plantes que l'on aura tirées de la campagne. En Eté, l'on pourra les comparer avec celles qu'on y aura élevées; en Hiver, avec celles de l'herbier, donné à l'Académie par Mr. Durande, & avec les tableaux dont Mr. Legouz a décoré ce Sallon. On n'aura plus à craindre d'erreur en ce genre; avantage d'autant plus ineſtimable, que cette erreur eſt plus dangereuſe. Il n'eſt pas juſqu'aux plantes économiques, & aux étrangeres, précieuſes par leur rareté, dont le Jardin de Mr. Legouz ne favoriſera l'uſage & la culture.

Graces au zèle généreux de cet Académicien, à l'empreſſement que ſes amis ont à l'obliger, ce Jardin ſe trouve peuplé de quantité de plantes étrangeres, envoyées des jardins de Chelſea en Angleterre, de Montpellier & de Rouen. Mr. de Buffon, notre illuſtre compatriote, l'a également enrichi de plantes rares, élevées dans

le Jardin du Roi à Paris. Dijon peut se flatter que si la collection des plantes que renferme le sien, n'est pas complete, ce Jardin, quoique naissant encore, ne le céde que de bien peu à ceux qui sont formés depuis long-temps. L'agréable s'y joint à l'utile. Le Médecin peut être assuré d'y trouver toutes les plantes nécessaires à ses malades; & cette assurance peut étendre ses vues par la certitude d'avoir la facilité de les remplir. Les Eléves en Chirurgie & en Pharmacie peuvent venir y puiser avec confiance les lumieres qui leur sont nécessaires. Le curieux y satisfera son goût par la vue de plusieurs plantes rares & d'un port plus ou moins flatteur. L'économe y voyant germer sous ses yeux différentes plantes frumentacées, légumineuses & succulentes, y reconnoîtra celles dont la culture conviendra à ses intérêts. On se fera même un plaisir d'en communiquer des graines & des plants à ceux qui pourront les mettre à profit.

Mais, MESSIEURS, quand tout annonce ici la bienfaisance la plus éclairée, vous vous étonnez sans doute que rien n'y parle le langage de la reconnoissance; que chargé de publier le bienfait, je me sois à peine permis de nommer le Bienfaiteur. A cette retenue qui coûte tant à nos cœurs, reconnoissez l'obligation que m'impose la modestie de l'excellent Citoyen auquel ce Jardin doit son existence; apprenez que par les secours généreux d'une Dame aussi respecta-

ble qu'aimable (1), & qui partage nos ſentimens pour notre Bienfaiteur, nous avions élevé dans ces lieux un monument qui devoit atteſter à jamais notre reconnoiſſance; qui offrant, aux regards ſatisfaits de nos derniers neveux, les traits de ce mortel chéri & ſi digne de l'être, eût rappellé à la poſtérité la plus reculée le ſouvenir de l'Auteur des bienfaits qui s'étendront jusqu'à elle; lui eût dit ſans ceſſe,

Contre les maux qui menacent ta vie,
Toi qui viens chercher des ſecours,
Vois, ſous ces traits, le bienfaiſant Génie
Qui veille au ſalut de tes jours.

Il nous a fallu ſacrifier au bonheur de jouir de la préſence de notre Bienfaiteur, la ſatisfaction de mettre ſon image ſous vos yeux. Joignez vos inſtances aux nôtres, pour triompher d'une modeſtie qui nous afflige; forcez Mr. Legouz à reconnoître que ſi mendier les témoignages de la gratitude, c'eſt foibleſſe; s'oppoſer à l'expreſſion de ce ſentiment, c'eſt impoſer une loi qui bleſſe la délicateſſe de ceux que l'on oblige. Que vos mains placent dans ce Sallon le Buſte que celles de l'amitié & de la reconnoiſſance y avoient élevé (2)!

---

(1) Madame Henriette, Comteſſe de Loriol, douairiere de Mr. de Chintrey.

(2) Cette propoſition de M. Maret fut accueillie par des battements de mains. Un Buſte de notre Bienfaiteur que l'on avoit dépoſé chez le Jardinier, fut apporté. On lui mit une couronne de feuilles de chêne, & il fut placé ſur la gaine par Madame d'Agrin, Premiere Préſidente de la Chambre des Comptes, qui, ainſi que pluſieurs autres Dames, aſſiſtoit à cette Séance.

DISCOURS

Par M. Legouz, Fondateur du Jardin.

MESSIEURS,

Tous les arts & tous les talents ont droit à l'eſtime publique ; l'honneur & la gloire ſont les fruits des ſoins que l'on prend pour être utile à l'humanité.

Si la ſanté eſt le premier de tous les biens, l'Art qui la conſerve, eſt ſans doute le premier & le plus utile de tous les Arts ; ſans la ſanté la jeuneſſe, les graces, l'eſprit, tout diſparoît, la fiévre éteint même l'héroïſme ; les plus grands Monarques, accablés de douleurs, laiſſent flotter les rênes de leurs Etats au gré des paſſions de leurs Miniſtres.

La nature, toujours bienfaiſante, nous a donné dans les végétaux, les remedes les plus ſalutaires pour la guériſon des maux dont la foibleſſe ou l'incontinence accablent l'humanité.

La terre remplie des bienfaits du Créateur, nous offre à chaque inſtant des reſſources à nos beſoins, & nous foulons aux pieds des tréſors dont la pareſſe ou l'ignorance nous empêche de connoître les vertus. Dans les climats les plus froids du Nord, dans le Groënland, dans le

Kamtschatka, au milieu des frimats & des glaces; enfin, dans ces contrées affreuſes où la nature ſemble expirer, on trouve encore des végétaux utiles. Nous accuſons cependant la nature marâtre, de nous avoir livré à tant de maux, ſans nous avoir donné les remedes efficaces pour nous en garantir.

Si le temps travaille à chaque inſtant à la deſtruction de nos corps, la nature fournit auſſi inceſſamment aux plantes des ſucs qui ſervent à réparer les déſordres d'une machine ſi compliquée; notre légéreté nous fait paſſer trop rapidement ſur des objets ſi intéreſſants; c'eſt dans la paix de l'ame & dans le ſilence des paſſions, qu'un Philoſophe, un Botaniſte, ami de l'humanité, doit étudier la nature. Un Cultivateur appuyé ſur ſa bêche, eſt plus heureux & plus utile que le Conquérant qui détruit les Empires. Eloignons pour un moment le preſtige du faſte qui environne celui-ci, nous ne verrons plus qu'un homme avide de ſang, entouré de la terreur & de la mort, ſuivi de l'eſclavage & de la tyrannie, ſacrifiant le repos de l'Univers à une funeſte gloire, qui paroît décorer un Etat & ne ſert qu'à le détruire.

La ſanté ne ſe trouve jamais dans le tumulte des paſſions, ni dans l'excès des plaiſirs; la tranquillité de l'ame eſt le premier Médecin du corps. Si nos plaiſirs naiſſent de nos beſoins, il faut en modérer la vivacité; un eſtomac irrité s'affoiblit ſous le poids des aliments qui l'accablent, & les fleurs de l'amour ſe fanent bientôt

entre les mains de ceux qui les cueillent trop ſouvent; les parfums, même les plus agréables, ne ſe répandent pas ſans ſe conſumer; il faut donc ménager la ſomme des plaiſirs pour en étendre la jouiſſance.

On demandoit à Confutzé, en quoi conſiſtoit le vrai bonheur? C'eſt dans la modération, diſoit-il à ſes Diſciples; évitez des plaiſirs trop fréquents; la ſatiété accable l'ame, elle amene néceſſairement le dégoût; & pour vivre heureux, bornez vos deſirs aux beſoins de la nature.

L'Art de la Médecine eſt auſſi ancien que les hommes, il fut long-temps ſans avoir de régles; ce fut ſur les végétaux que l'on en fit les premieres épreuves; les réflexions furent les éléments de cet Art qui devint encore plus néceſſaire dans le développement des paſſions. La méthode en fut d'abord ſimple. Herodote nous apprend qu'on portoit à Babylone les malades dans les places publiques, les paſſants leur indiquoient les remedes qui avoient opéré leur guériſon; & dans Epidaure, les Prêtres d'Eſculape avoient dans le ſanctuaire de ſon Temple, des layettes étiquetées, où l'on trouvoit des recettes pour chacun des maux connus.

Les Aſclépiades, deſcendants d'Eſculape, conſerverent long-temps dans leur famille les ſecrets de cet Art. Hypocrate qui étoit de cette famille, le rendit dogmatique; il l'enrichit depuis par la connoiſſance des vertus des végétaux dont il trouva d'excellents recueils dans le Temple de Delphes; il les mit en ordre, & ce

fut par leurs moyens qu'il opéra les prodiges qui lui ont acquis une si grande réputation.

Les plus grands Rois, par l'étude & par l'exercice de cet Art, l'ont encore anobli. Salomon connoissoit, dit-on, les vertus de toutes les plantes; Zoroastre les mettoit en usage; Juba, Roi de Mauritaine, écrivit un livre sur les vertus des simples; Evax, Roi des Arabes, fit un dénombrement de leurs qualités; c'étoit à elles seules qu'il rapportoit la guérison de tous les maux.

Différens végétaux furent d'abord la ressource de l'épuisement & de la foiblesse; mais ces aliments, dans les premiers âges du monde, étoient peu connus; quelques-uns troublerent l'économie de la nature, soit par leurs qualités dangereuses, soit par l'excès de leur usage.

Le hazard, souvent plus heureux que les réflexions, indiqua des ressources pour arrêter ces désordres.

Si les remedes ont été souvent infructueux, c'est à notre incontinence qu'il faut s'en prendre; elle empoisonne les sources de la vie par une chymie domestique, qui, en irritant l'appétit, nous sert des poisons agréables, & nous prépare à des maux certains. Des levains viciés coulent continuellement dans nos veines, ils affoiblissent nos solides, & n'y portent plus cette action nécessaire pour en chasser les venins qui y sont accumulés.

La santé, le bonheur, l'idée des plaisirs, qui nous enchaînent, sont les songes agréables de

la vie; leurs moments ſont courts; hâtons-nous d'en jouir, de crainte que l'aile rapide du temps ne nous enleve bientôt ces heureuſes vapeurs.

L'art de guérir, il eſt vrai, n'eſt pas encore arrivé à des connoiſſances aſſez profondes, il eſt même des bornes qu'il ne peut franchir. Mille préjugés en ont retardé les progrès; & ſouvent vouloir détruire l'empire de l'habitude, c'eſt ſoulever contre ſoi une partie de l'Univers; mais croire qu'il n'y a plus rien à apprendre, c'eſt rétrecir le génie, favoriſer l'indolence & la vanité.

Quand on commence d'avoir raiſon, c'eſt alors que l'on a plus de tort avec les hommes; l'on ſait ce qu'il en a coûté à Vigile & à Galilée pour avoir démontré deux vérités importantes.

L'amour propre & l'intérêt décident de tout; l'on ſe paſſionne pour les uſages, & ſouvent le bon ſens eſt obligé de ſe taire, lorſque les erreurs inondent la ſurface de la terre. Quel bonheur, ſi dans ce ſiécle où les Arts ſe perfectionnent, il ſe trouvoit de ces heureux génies, de ces cœurs ſuſceptibles de cette humanité qui caractériſe les grandes ames, qui vouluſſent pénétrer dans le ſanctuaire de la Nature, nous dévoiler les vertus particulieres de chaque plante, en analyſer les principes, en conſtater les effets par des expériences, en montrer les uſages & les différentes combinaiſons!

Quelle reconnoiſſance, quels hommages ne devroit-on pas leur rendre? Mille couronnes

civiques décoreroient leur front. Non, MESSIEURS, l'Eternel n'a rien fait en vain; chaque grain de ſable entre dans l'équilibre de l'univers; les plantes ne nous ont pas ſeulement été données pour être l'ornement de la terre. Heureux le génie qui nous révéleroit tant d'utiles ſecrets que la pareſſe ou l'inconſtance ont laiſſé perdre! qu'ils ſeroient grands, ces Princes & ces Puiſſants de la terre, s'ils vouloient répandre les tréſors qu'ils emploient dans le luxe & la frivolité, pour exciter les talents, former des Sujets entiérement occupés de ces vues, & d'ailleurs libres de tous ſoins; les obſtacles s'applaniroient bientôt, & le zèle, ſoutenu par les bienfaits, triompheroit des maux qui nous accablent; l'utilité publique ſeroit le fruit de leurs travaux, & l'encens fumeroit ſur les autels que la reconnoiſſance éléveroit à leur honneur.

Deſcartes avoit formé le projet de ſoumettre le méchaniſme du corps aux calculs & à la démonſtration: que les Philoſophes, diſoit-il, qui ſe dévouent au bonheur de l'humanité, travaillent à cet objet; que les uns commencent où les autres auront fini; qu'ils y joignent les travaux de pluſieurs ſiécles; qu'ils appellent à leur ſecours l'Anatomie & la Botanique; qu'ils y ajoutent de profondes réflexions, & ils diſſiperont les nuages épais dont la Nature s'enveloppe. Le ſuccès n'en ſera pas difficile ſous un gouvernement ſage, & ſur-tout ſi le Trône protége l'étude & les travaux.

Tout ce qui eſt ſoumis à l'empire des ſens,

peut être apperçu & calculé. En prolongeant les jours des grands Hommes, les connoiſſances ſe multiplieront, & peut-être après avoir travaillé efficacement ſur les organes des corps, on pourroit encore rectifier les mouvements de l'ame, & lui donner des ſenſations plus juſtes & plus réglées; on pourroit même ranimer l'inertie des organes affoiblis, ou modérer l'excès de leur jeu.

Heureux projet! s'il pouvoit avoir ſon effet, que de biens en tout genre apporteroit cet heureux arrangement! S'il eſt difficile d'y arriver, il eſt toujours bien d'y prétendre.

Mais pour parvenir au but de ces utiles recherches, que de difficultés à vaincre; combien de combinaiſons dans les liqueurs que fourniſſent nos aliments; combien d'affections cachées ſe préſentent ſous différents ſymptômes? Nous ne connoiſſons point encore ce fluide nerveux qui nous donne nos plaiſirs & nos douleurs, ces eſprits animaux dont on prouve l'exiſtence, ſans qu'ils puiſſent être apperçus : combien il faut de ſagacité pour pénétrer les myſteres de la Nature! les végétaux forment le parvis de ſon temple & l'entrée de ſon ſanctuaire.

Telles ſont, MESSIEURS, les barrieres qu'il faut ſurmonter dans un Art ſi difficile & ſi néceſſaire; tels ont été en effet les fruits des veilles des grands Hommes qui ſe ſont conſacrés au bonheur public, honneur plus flatteur, gloire plus intéreſſante & plus méritée que celle qui s'acquiert par la deſtruction de nos ſemblables,

& qu'on ne regarderoit qu'avec horreur, ſi l'ambition & l'orgueil du pouvoir ne lui donnoient un éclat d'emprunt.

L'on vous propoſe des études moins barbares & plus utiles ; c'eſt l'étude de la Botanique.

C'eſt par la réflexion & par l'analogie, que tant de grands Hommes ont mis les plantes dans un ordre facile, pour mieux diſtinguer leurs uſages & leurs propriétés. Ils nous aideront à nous conduire dans ce labyrinthe immenſe de végétaux; ils nous éclaireront dans cette ſcience ſi néceſſaire & trop négligée.

L'amour du bien public nous y engage; ce ſanctuaire lui ſera conſacré; il ſera dépoſitaire d'une partie des tréſors que la Nature nous préſente. C'eſt entrer dans les vues de ſon Auteur, que d'en étendre les connoiſſances.

MM. du Collége de Médecine de cette Ville, toujours compatiſſants aux malheurs de l'humanité, & toujours remplis de la noble émulation de faire le bien, ſe ſont portés avec empreſſement à l'établiſſement de cette Ecole; l'intérêt n'y a point de part. Chez eux le bonheur d'être utile anoblit encore le ſentiment, & le dévouement à l'utilité de la Patrie eſt le ſeul objet qui les guide.

L'Académie, toujours empreſſée à ſaiſir les objets qui peuvent favoriſer les progrès des Sciences, & illuſtrer cette Ville, en a pris la direction.

Pour vous, MESSIEURS, qui vous deſtinez à l'Etude de la Botanique, en vous inſtruiſant

vous travaillerez utilement pour votre Patrie. Quel titre plus flatteur que le droit que l'on acquiert à l'estime publique ! Vous trouverez dans les plantes des vertus qui, en augmentant la durée de vos jours, les rendront utiles à l'humanité ; & l'humanité reconnoissante emploiera ceux que vous lui aurez conservés, à célébrer des bienfaits que vos travaux lui auront procurés.

Parmi tant d'établissements honorables, puisse encore celui-ci être utile !

O vous ! heureux génie de ma Patrie, vous qui l'avez toujours guidée à l'honneur, vous qui avez présidé à la naissance de tant de grands Hommes qui l'ont illustrée, continuez vos faveurs ; faites encore naître de ces Héros, de ces Génies supérieurs, qui, marchant sur les pas de la bienfaisance & de la vertu, soutiennent la dignité de cet Empire, & fassent connoître à la postérité nos talents & notre gloire.



DISCOURS
SUR L'UTILITÉ DE LA BOTANIQUE.

Par M. DURANDE, Docteur en Médecine, & Professeur de Botanique.

L'HISTOIRE naturelle nous présente l'immense tableau des êtres dont la surface de la terre est peuplée : cette science, aussi utile qu'agréable & variée, s'acquiert par l'observation qui conduit à la vérité, seul but auquel doivent tendre toutes nos Etudes. La Nature attentive à perpétuer les êtres qu'elle a créés, semble avoir plus particuliérement multiplié les ressources pour la reproduction des plantes; ce qui suffiroit pour nous faire soupçonner leur utilité, dont les expériences les plus heureuses achevent de nous convaincre.

Les premiers hommes, qui s'élevant au-dessus des préjugés de leur siécle, furent placer le bonheur dans la connoissance de la vérité, ne s'attacherent qu'à l'Histoire naturelle & à la Physique; mais quelqu'assurés que fussent leurs progrès dans ces Sciences, ils étoient trop lents pour contenter leur imagination; & ce fut pour la satisfaire, qu'aux découvertes de Thales & d'Anaxagore, on substitua des Sciences abstraites, fondées sur le raisonnement. Dès-lors l'homme passa de conjectures en conjectures; les

découvertes isolées devinrent inutiles; les Physiciens dogmatiques immolerent tout au systême, ils ne songerent qu'à éblouir le vulgaire par des paradoxes qui prévalurent sur la vérité simple; ils mirent dans les discours philosophiques, cette animosité propre à ceux qui veulent se faire croire sans être convaincus, & si différente de la tranquillité du Naturaliste. Un seul fait suffira pour faire sentir que les vérités de l'Histoire naturelle prévalent aisément sur les raisonnements captieux les plus accrédités.

Pendant combien de siécles n'a-t-on pas soutenu dans les Ecoles, que la putréfaction donnoit naissance aux insectes & à plusieurs plantes qui paroissoient imparfaites? Les expériences de Rhédi & de Micheli firent, en peu de temps, ce que le raisonnement n'avoit pu opérer; & celles de Mrs. de Reaumur & Linée, en nous faisant connoître de plus en plus combien l'imagination avoit besoin d'être réglée par l'observation, ont fait rougir ceux qui avoient soutenu les systêmes sur la génération univoque & équivoque. Le hazard n'est plus qu'un vieux mot dépourvu de sens, incapable de produire aucun être organisé. La formation du plus petit des insectes, d'un moucheron, si bien proportionné dans toutes ses parties, n'est pas plus le résultat d'un mouvement confus, ou d'un arrangement fortuit, que celle d'un éléphant; la mousse, ainsi que le chêne, est l'enfant de la Nature, & la putréfaction n'est qu'un principe destructeur. Aujourd'hui le bled, l'orge, l'avoine,

ne ſont plus capables de produire de mauvaiſes herbes dans un champ. On n'en accuſe que les graines ſuperflues mêlées avec les ſemences, ou tranſportées par les vents, & les terres ſurchargées de racines inutiles. Les inſectes, ainſi que les plantes, deviennent le produit néceſſaire d'autres végétaux ou animaux de même eſpèce. La Nature auſſi avare dans la dépenſe, qu'elle eſt magnifique dans l'exécution, ſoumet à ſes loix immuables juſqu'aux plus petites parties de la matiere, perpétue conſtamment les êtres par d'autres êtres ſemblables, & ſa grandeur ſe reconnoît juſques dans les plus petits objets.

Elle veut que tout ſoit vivant dans l'Univers, mais elle ſemble ſur-tout ſe complaire à fixer notre admiration par la beauté & la multiplicité des moyens qu'elle met en uſage pour reproduire & perpétuer les plantes. Les fleurs ne ſont pas ſeulement deſtinées à ſatisfaire notre vue & à flatter notre odorat par les parfums qu'elles exhalent, leur principal uſage eſt de renfermer les parties de la fructification, & de ſe changer enſuite en fruits. Leur éclat, la variété de leurs couleurs, annoncent combien la Nature a embelli l'acte intéreſſant de leur reproduction.

Les animaux ne ſe perpétuent que par le concours de deux êtres de différents ſexes; mais la Nature réunit le plus ſouvent la fleur & le fruit ſur une ſeule & même plante, afin d'en aſſurer davantage la reproduction. Dans le nombre immenſe de végétaux qui couvrent l'un & l'autre

hémisphere, à peine en est-il un dixiéme où les organes de la fructification se trouvent séparés sur différents pieds, & qui, semblant par-là se rapprocher davantage du regne animal, exigent quelquefois des soins particuliers du Cultivateur.

L'accouplement d'animaux de différents genres donne une espèce batarde, mais qui ne peut se reproduire. Ce mélange des végétaux forme au contraire, au lieu de mulets, des espèces vraies, franches, & qui se perpétuent dès la premiere génération. La premiere plante de cette espèce fut observée par M. Linné, qui la nomma *Peloria;* elle étoit de la race des Linaires. Ses semences avortoient tous les ans, mais elle s'est perpétuée par les racines. Ce célèbre Naturaliste, en sous-poudrant la fleur du *Tragopogon* à feuille de poireau, avec celle du *Tragopogon* des prés, a fait naître une nouvelle plante qui tient des deux espèces. La véronique maritime, plantée à côté de la verveine des boutiques, a reçu la poussiere séminale de celle-ci, & ce mélange a donné la fausse véronique. Le pied d'alouette élevé & le napel ont fait naître le faux pied d'alouette. L'aigremoine fécondée par la pimprenelle, a donné la pimprenelle à feuille d'aigremoine; le droulier & le sorbier des oiseleurs ont produit le faux sorbier. La plupart des fruits que les Jardiniers nomment nouveaux, ne sont que des composés de fruits plus anciens. Le colmar qui passe chez eux pour être venu d'un pepin de bon chretien, paroît effective-

ment composé du bon chretien & de la bergamotte d'Automne.

La vertu reproductive de la nature dans les semences, nous étonne par sa prodigieuse fécondité. Une seule tête de pavot peut donner huit mille graines, dont chacune renferme une plante dont la naissance n'est plus qu'un développement. Une capsule de tabac peut contenir jusqu'à trente-six mille graines. Tous les rameaux d'un orme au Printemps se chargent de graines extrêmement pressées les unes contre les autres. M. Dodar en compta seize mille quatre cent quarante sur un rameau de huit pieds. L'arbre avoit plus de dix branches semblables, ainsi elles étoient chargées d'un million six cent quarante-cinq mille graines. Un orme vit plus de cent ans; l'imagination se refuse à calculer les productions annuelles qui émanent d'une seule graine, & cependant la Nature ne se borne point à cette voie pour la régénération des plantes; elle distribue des germes féconds dans toutes leurs parties. Le bourgeon est une plante; c'est ce qu'on reconnoît, si on le sépare pour lui faire prendre racine ou le greffer; opération que Talicotius avoit ridiculement imaginé pouvoir réussir sur les hommes. Les racines sont pourvues de germes propres à produire des branches, & les drageons qu'elles poussent, sont autant de nouvelles plantes. Les branches renferment des racines; couchées en terre, elles fournissent de nouvelles plantes, c'est la *marcotte* ou le *provin*; séparées même du tronc, elles fournissent des

racines, c'est la *bouture*. Des fragmens de racine, tels que ceux de pomme de terre ou de raifort sauvage, poussent une racine & une plante nouvelle. Les feuilles d'aloès & d'opuntia prennent racine, étant mises en terre. Aussi Mr. Bonnet a-t-il vu les feuilles de choux, de haricots, de belle de nuit & de mélisse, qu'il avoit mis tremper dans l'eau, pousser des nervures, des pédicules & des feuilles : les arbres n'ont pas même besoin d'être mis en terre, ils peuvent se servir des racines & de la tige d'un autre arbre dont ils s'approprient les sucs; c'est l'art de la *greffe* qui multiplie les arbres d'utilité & d'agrément. Il n'est peut-être aucun point de la surface, soit des branches, soit des tiges, soit des racines des arbres, qui ne contienne des germes prêts à produire des plantes nouvelles, lorsque les circonstances favoriseront leur développement. Quelle ressource ! quelle fécondité ! n'aurions-nous pas lieu d'en être étonnés, si nous ignorions que la Nature, qui s'est plu à embellir, au moyen des végétaux, les lieux les plus sauvages, dont les beautés isolées échappent à des yeux peu éclairés, a en même temps attaché à ces êtres des propriétés qui méritent toute notre reconnoissance ? Ainsi la Botanique n'est pas seulement propre à délasser l'homme distrait par d'autres occupations, elle peut encore devenir l'objet d'une étude aussi agréable qu'utile pour tous ceux qui cherchent à procurer à leurs semblables des moyens de vivre plus commodément,

de perfectionner les Arts, & de remédier aux maux qui dérangent l'économie animale.

L'homme n'est point fait pour vivre de viandes seules, qui, vû le prolongement du conduit alimentaire entrecoupé de bandes ligamenteuses, lui procureroient par leur séjour une pléthôre funeste, ou dégénéreroient en une putréfaction destructive. Les végétaux moins nourrissants cédent avec facilité aux organes digestifs, & forment une espèce de savon propre à unir celles de nos humeurs qui semblent se fuir réciproquement, quoique leur division nous plonge dans l'état de maladie le plus terrible. Leurs sucs plus légers, plus délicats, pourvus de sel fixe, sont moins susceptibles de cette chaleur extrême, de cette volatilisation qui répand par-tout les miasmes putrides & pestilentiels des substances animales.

Les épidémies mortelles se font ordinairement sentir après une privation entiere de végétaux. Les gelées excessives de 1709 produisirent la peste à Dantzig & à Hambourg. Le scorbut infecte également les lieux où le Soleil fait périr les herbes & les fleurs par la sécheresse, & ceux où toute la verdure est détruite par les glaces & les neiges; par-tout les végétaux frais réussissent également à le guerir. Les maladies putrides qui ravageoient continuellement la Ville de Londres, y sont devenues très-rares, depuis que la nourriture végétale y est plus commune.

Curtius, Médecin, séduit par de faux raison-

nements, crut, dans un âge un peu avancé, mieux ſoutenir ſes forces, en ne vivant que de pigeons; il en devint bientôt la victime. Il avoit donné le même conſeil à Clément VII, qui, ne voulant plus vivre que de viandes, mourut d'un mal d'eſtomac invétéré.

Le préjugé de Curtius eſt accrédité chez un grand nombre de perſonnes, qui imaginent que les viandes ſeules peuvent les fortifier. L'Hiſtoire, il eſt vrai, nous apprend que les Athletes ne prenoient que des nourritures animales: mais qui pourroit ambitionner l'état de ces inſenſés qui faiſoient groſſir leurs corps par des digeſtions forcées, vivoient lourds, engourdis, ſemblables aux colonnes de leur gymnaſe, & périſſoient d'apoplexie ou de mort ſubite?

Si les tempéraments n'étoient point énervés par l'éducation & la molleſſe, comment pourroit-on n'être pas plutôt ſéduit par l'exemple de ces Peuples forts & vigoureux qui ne vivoient que d'herbages, comme les Perſes, lorſque, conduits par Cyrus, ils vainquirent les Aſſyriens; par l'exemple de ces Héros de l'antiquité, qui, comme Epaminondas de Thebes, Ariſtides, Pericles, Manlius-Curius, l'Empereur Probe, ne vécurent que de végétaux, & porterent cependant au plus haut point la force & la bravoure; enfin, par l'exemple d'Auguſte, par celui d'Horace qui nous apprend qu'il vivoit d'olives, de chicorée, de mauve (1)?

(1) *Me paſcunt olivæ*
Me cichorea leveſque malvæ.

Rome connut tout l'avantage de vivre de végétaux; & lorſque le luxe eut introduit l'abus des viandes, elle le réprima par les Loix fannienne & licinienne, qui, réduiſant à une très-petite quantité l'uſage des nourritures animales, permettoient d'uſer ſans bornes, des plantes, des fruits & des autres productions de la terre.

En Egypte, la politique des Pontifes employoit le dogme de la métempſycoſe pour conſerver la ſanté des Peuples. Pytagore n'eut point d'autre objet dans l'inſtitution du régime végétal, & ceux qui ſavent qu'une religion ſainte peut, ſans perdre de ſa pureté, veiller au bonheur & à la ſanté des hommes ſoumis à ſes loix, ne doutent point que l'Egliſe, parmi les privations qu'elle étoit en droit de preſcrire, n'ait préféré l'abſtinence des viandes pendant deux jours chaque ſemaine, afin de prévenir les ſuites de l'abus des nourritures animales ſans leſquelles l'homme peut, au moins pendant quelque temps, ſe conſerver avec toutes ſes forces.

Au moins ne doute-t-on plus aujourd'hui que le régime des Iſraélites ne fût fondé ſur la connoiſſance de leur tempérament, & que ſujets, comme l'étoient ces Peuples, aux maladies de la peau, le ſang & la viande de porc, qui s'oppoſent à la tranſpiration, ne leur fuſſent très-contraires. Cette réflexion judicieuſe n'avoit pas échappé à Plutarque.

L'homme ne pouvant vivre de viandes ſeules, ſans que le dégoût l'avertiſſe du préjudice qu'il porte à ſa ſanté, les plantes deviennent pour lui

un aliment néceſſaire, d'où il eſt aiſé de ſentir tout le fruit qu'il doit retirer de leur étude.

Eh ! qui croiroit aujourd'hui que la connoiſſance des propriétés d'une herbe, d'un *gramen* ſauvage, qui, du temps de Diodore, croiſſoit encore naturellement en Sicile, pût avoir la plus grande influence ſur le bonheur des hommes, qu'elle eût pu les tirer des bois où ils vivoient de glands & de racines, pour les réunir en ſociété. L'habitude de trouver dans le bled un aliment auſſi ſubſtantiel que ſain, nous fait perdre aujourd'hui de vue tout le mérite d'une auſſi belle découverte; les hommes en furent ſi émerveillés, qu'ils crurent devoir accorder des honneurs divins, & célébrer annuellement des Fêtes pour témoigner leur reconnoiſſance à l'auteur d'un bienfait auſſi ſignalé.

En effet, l'agriculture, en rendant les hommes ſédentaires, les força de ſe réunir en ſociété, leur donna le temps d'inventer & de perfectionner les Arts, de penſer & de réflêchir. Avant ce temps, ſeuls au monde, ne vivant que pour eux-mêmes, n'aidant perſonne, ne connoiſſant aucun lien qui les rapprochât de leurs ſemblables, croupiſſant dans l'indolence, & dénués d'induſtrie, ils avoient tout au plus le germe des vertus morales, que le défaut d'occaſion ne leur permettoit point de développer; ils n'étoient ni bienfaiſants, ni charitables, ni généreux, leur état approchoit beaucoup de celui des bêtes(1).

(1) V. les recherches philoſophiques ſur les Américains.

Le bled qu'ils cultiverent, s'améliora par leur travail, au point qu'on ne connoît plus la plante dont il émane. » C'eſt ainſi, dit M. de Buffon, » que l'homme peut avec le temps changer, mo- » difier & perfectionner les eſpèces; c'eſt même, » ajoute-t-il, le plus beau droit qu'il ait ſur la » nature : avoir transformé une herbe ſtérile en » bled, eſt une ſorte de création.

Avant de ſe plaindre de l'immenſe profuſion qui s'obſerve dans le regne végétal, que l'homme juge par cet exemple des récompenſes que la nature réſerve à ſes travaux? Elle ſemble ſur-tout les favoriſer lorſqu'il les dirige à l'utile; elle dénature au contraire les plantes dont il ne prétend tirer que de vains agréments. La culture, en doublant certaines fleurs, leur enleve le pouvoir de fournir des graines. Les Fleuriſtes, qui pourroient plus utilement cultiver un grand nombre de plantes, ou belles, ou utiles, que la nature leur fournit, ſont trop émerveillés de l'émail de leurs fleurs pour les regarder comme des plantes dénaturées : le ſont-elles moins étant ſtériles? La beauté de la voix ſauve-t-elle à un eunuque l'eſpèce d'ignominie attachée à ſon état?

De combien de végétaux utiles & nourriſſants la connoiſſance n'eſt-elle pas due aux perſonnes inſtruites qui n'ont point dédaigné leur culture, & ne l'ont point abandonnée à des hommes mercenaires, qui ne s'attachant qu'aux plantes les plus communes, privent leurs Concitoyens d'une partie des avantages de la vie

végétale? L'art de la *taille*, en prévenant les dépenſes inutiles de la ſève, celui de la *greffe*, en rafinant le ſuc des arbres, ont produit des changements admirables dans ces fruits qui font nos délices, & ſur leſquels il reſte encore tant d'expériences à faire. La tranſmigration, en naturaliſant les plantes utiles, nous a rendu les ſervices les plus importants. Ces végétaux, ſurtout ceux qui ſervent à notre nourriture, ſont preſque tous étrangers. La plupart des grains ſont venus du levant; le mays ou bled de Turquie, dont nos campagnes tirent tant d'avantages, le riz cultivé en Suiſſe & en Italie, ſont tirés des mêmes contrées. La Perſe nous a fourni nos meilleurs herbages; l'Amérique ſeptentrionale nous a donné les pommes de terre; le topinambour vient du Breſil; les pêches ſont originaires de Perſe, les abricots d'Arménie, les prunes de damas de Syrie, les ceriſes de Céraſonte dans le Pons, le jujubier d'Arabie & de Grece, l'oranger des Indes, le citronnier de Médie, de Syrie & de Perſe, le coignaſſier des bords du Danube.

Le lin, cultivé en Egypte, commençoit à peine à être connu des Grecs du temps de Pytagore : il partage avec le chanvre qui vient des Indes, l'avantage de nous vêtir, de maintenir la propreté, & de contribuer à notre ſanté. Les Prêtres de la religion égyptienne, qui ſemblent n'avoir point négligé l'étude de la nature, proſcrivoient la laine des Temples par une utile

ſuperſtition; ils perſuadoient au peuple qu'elle étoit profane, & qu'elle ne pouvoit être conſacrée aux Dieux après avoir été arrachée aux animaux. L'attraction des vêtements étant en raiſon composée de leur poids & de leur ſurface, il eſt certain que la laine attirant plus, épuiſe davantage le corps, ſur-tout dans les pays chauds, & que dans les lieux infectés par des maladies contagieuſes, elle ſe charge des vapeurs putréfiées, qu'elle ſe nettoie moins bien, & conſerve les miaſmes putrides : l'uſage qu'en font les Turcs, contribue à perpétuer la peſte chez eux; celui de la toile a fait diſparoître chez nous pluſieurs maladies.

La lepre & les autres maladies de la peau affligeoient autrefois l'homme à tel point, qu'on comptoit juſqu'à dix-neuf mille Ladreries en France. L'uſage plus commun du lin & du chanvre, le moyen de blanchir le linge avec l'aide de la ſoude & de l'olivier qui fourniſſent le ſavon, la culture des terres, en faiſant couler les eaux croupiſſantes, & rendant ainſi l'air plus ſain, ont fait diſparoître ces maladies; tandis qu'autrefois, faute de connoiſſances naturelles, on laiſſoit les malheureux mortels en but à ces horribles maux. Ils n'avoient d'autres ſecours que ceux d'une pitié, louable, il eſt vrai, mais qui, faute d'être éclairée, ne leur étoit d'aucune utilité.

Combien d'autres avantages ne peut-on pas retirer des plantes, relativement aux différents Arts? Les huiles, les baumes, les réſines, les

gommes que l'on obtient des végétaux, fournissent des aromates, des vernis & des enduits qui nous sont d'une très-grande utilité. Quel secours la teinture & la peinture ne tirent-elles point du regne végétal? Ces Arts, utiles & agréables, ne se servent presque que de plantes; ils emploient le *pastel*, le *wouède* & l'*indigo*, qui leur fournissent un bleu de bon teint, la *gaude*, la *sarette*, la *genistelle*, le *bois jaune*, le *fenu-grec* leur donnent un beau jaune : si la qualité de leur ouvrage n'exige point des couleurs aussi belles, ils se servent du *terra merita*, du *fustet*, du *safran*, du *roucou*, &c. Combien d'Ouvriers sont occupés à travailler les différents bois. Quels agréments ne procurent pas à un jardin l'émail varié des fleurs, les bordures qui forment les desseins des parterres, la belle verdure des gazons, les arbres & les arbustes qui décorent les boulingrins & les bosquets, sur-tout lorsqu'on éloigne cette ennuïeuse monotonie, qui nous présente par-tout la même plante, la même bordure, & le même arbre dans un terrein spacieux, où tous les êtres du regne végétal pourroient aisément se trouver réunis.

Les plantes sont très-propres à remédier aux maux qui dérangent l'économie animale. La plupart des Botanistes ayant été Médecins, se sont attachés à faire reconnoître en elles des propriétés qu'on détaillera successivement dans le cours des démonstrations. L'expérience leur

a prouvé que les sucs animaux, souvent trop exaltés, loin de remédier aux maux, hâtent au contraire cette putréfaction meurtriere qui tranche le fil de nos jours; que les minéraux par leur dureté & leur pesanteur, résistent à l'action de nos organes délicats, & paroissent quelquefois plus propres à les déchirer, qu'à les rétablir, tandis que les végétaux fournissent des remédes plus simples, plus puissants & plus multipliés. La Nature semble même avoir accordé à chaque pays des plantes convenables à ses Habitans. Les *cruciformes*, propres à ranimer le cours des liqueurs qui dégénérent en croupissant & passent à la dissolution scorbutique, croissent dans le Nord; le triste Groëlandois, sur un sol aride, foule aux pieds le *cochlearia* qui semble croître en abondance pour remédier au mal endémique qui menace ses jours. Les acides, les fruits rafraîchissants de toute espèce, propres à tempérer l'alkalescence des humeurs, suite naturelle des chaleurs extrêmes, naissent dans les contrées méridionales. Les climats tempérés réunissent à un certain point ces deux ressources; & si chaque pays s'occupoit à reconnoître la propriété des plantes qui naissent dans son enceinte, il y trouveroit probablement des ressources qu'il ne tire qu'à grands frais des pays étrangers; c'est ainsi que l'écorce du saule & celle du frêne possédent en grande partie les vertus du quinquina. Combien une telle étude ne devroit-elle pas intéresser, non-seulement ceux qui par état veil-

lent à la ſanté de leurs Concitoyens, mais encore les Curés des Campagnes, auxquels un honnête loiſir permet de chercher dans les environs de leur demeure, des moyens peu coûteux de ſoulager leurs Habitants qui deviennent les triſtes victimes des purgatifs violents & étrangers? Quelle ſatisfaction n'éprouveroient-ils point, ſi, au lieu de fouler aux pieds, dans leur ennui, une herbe obſcure & ſalutaire, ils s'en ſervoient, guidés par des perſonnes inſtruites, pour faire germer la joie & la ſanté dans le cœur des malheureux Cultivateurs, ſi peu ſecourus, quoiqu'ils méritent ſi fort de l'être? Plus inſtruits ſur l'agriculture & ſur les plantes, qu'il eſt intéreſſant de cultiver, ils pourroient, par leurs conſeils & leurs exemples, ramener quelquefois leurs Habitants à des principes meilleurs & plus certains que ceux qui leur ont été tranſmis par leurs peres; non que je les invite à tenter de ces expériences hazardées, qui n'étant point dirigées par des connoiſſances ſur la végétation, ne ſervent qu'à décrier les progrès de l'agriculture, & qu'à perſuader à des gens même inſtruits, que cette ſcience a été portée par nos prédéceſſeurs au dernier degré de perfection, comme ſi la condition de l'homme lui permettoit de pouſſer à ce point aucune de ſes découvertes.

L'homme réuni en ſociété peut-il négliger une étude que les Sauvages du nouveau monde cultivoient avant que les Européens allaſſent troubler leur repos? peut-on même s'en éton-

ner? Le danger de s'empoisonner, la nécessité de guérir ses blessures, le besoin de se nourrir, ne sont-ils pas des causes suffisantes pour obliger le Sauvage à reconnoître les plantes qui croissent autour de sa cabane? Sans cette connoissance il seroit au dessous des animaux, qui, lorsqu'ils fréquentent quelque temps un pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles de celles qui sont alimentaires.

Les végétaux les plus pernicieux peuvent aisément nous séduire par des apparences de fruits doux & agréables. La *belladone* qui a causé plusieurs fois la mort, le *roucou* qui produit des convulsions mortelles, l'*herbe de St. Christophe*, n'offrent rien qui annonce les funestes effets qu'ils sont capables de produire : une seule baie de cette derniere plante fait périr sur le champ les poules & les autres oiseaux qui l'avalent. Mr. Lemonier m'a raconté qu'en parcourant les montagnes du Montdor, il vit les Herboristes ramasser l'*herbe de St. Christophe*, croyant cueillir l'*hellebore*. Ce Médecin qui prévoyoit tous les dangers d'une telle méprise, fit avaler la racine de cette plante à un gros chien, qui périt dans les convulsions. Il est rapporté dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'un Apothicaire débitoit l'extrait de la même plante sous le nom d'extrait d'hellebore. Mr. Sauvage de la Croix reconnut heureusement la méprise de cet Artiste, qui pouvoit immoler tant de victimes à son ignorance.

Je fus témoin, l'année derniere, d'une mé-

priſe, moins dangereuſe à la vérité, mais qui pouvoit le devenir, s'il eût été poſſible de confondre la plante que l'on demandoit avec quelque végétal pernicieux. Une perſonne de cette Ville me vanta les effets de la *garance*, en ajoutant qu'un Herboriſte la lui fourniſſoit. Je demandai à voir cette plante, & je reconnus le *caillelait jaune* & le *grateron* que ce prétendu Botaniſte donnoit ſous le nom de grande & petite *garance*, cependant la différence dans l'effet de ces plantes doit être très-grande; le *grateron* engraiſſe les poulets, la *garance* les rend étiques.

Les plantes vénimeuſes, dont le ſeul nom nous effraie, ne différent quelquefois des remédes que par la doſe & par la maniere de les appliquer.

L'homme ne ſe plaint ſouvent de la Providence, que parce que ſes connoiſſances ſont trop bornées, & qu'il néglige de les étendre, en contemplant l'immenſe tableau de la Nature. L'eau que l'on retire du *laurier-ceriſe* eſt, par exemple, un poiſon très-pernicieux; cependant les feuilles de cet arbre donnent au lait & aux crêmes un goût d'amande amere, dont perſonne n'a jamais reſſenti le moindre inconvénient. Le *laurier-roſe* eſt également un poiſon violent; il purge néanmoins avec ſuccès quelques hommes robuſtes, & ſert extérieurement dans les maladies de la peau. L'*opium*, pris en grande doſe, eſt auſſi dangereux qu'il devient utile lorſqu'on ſait le ménager; la *dentelaire*,

poison très-caustique, a été employée utilement. Mr. Sauvage rapporte que cette plante, appliquée à l'extérieur, a guéri trois cancers invétérés & réputés incurables, vû leur adhérence à des parties osseuses.

La Nature peut souvent seule ôter les qualités vénimeuses à une plante par la mâturité; ainsi le *manguier*, qui contient un suc laiteux & caustique avant d'être mûr, devient bon à manger en mûrissant. Le changement de climat & la culture passent pour avoir produit un effet semblable sur le *pêcher* que l'on dit nous avoir été apporté de Perse, comme un arbre vénimeux. Enfin, l'*amidon*, qui seul a la propriété de nourrir, est une substance distincte & séparée dans le végétal, qui quelquefois se rencontre dans les plantes vénimeuses, d'où l'on parvient à l'extraire par le moyen de l'expression & des lotions. Ainsi la racine de *manioque*, lorsqu'on la mange sans précaution, devient un poison mortel; mais lorsque les Américains en ont exprimé le suc, elle leur fournit un pain très-salutaire, & que quelquefois les Européens préférent même au pain de froment. C'est par les mêmes moyens que Mr. Parmentier vient de nous apprendre à retirer des *marrons d'Inde*, de la *bryoine*, de *l'iris*, du *colchique*, de l'*hellebore*, de la *mandragore*, & de plusieurs autres végétaux, cette substance nourrissante, en la séparant des sucs âcres, amers & vénimeux, qui se trouvent réunis dans les mêmes plantes.

Il est enfin des végétaux dont la connoissance

nous intéreſſe, quoiqu'ils ne ſoient pas immédiatement applicables à nos beſoins, ou qu'ils ne puiſſent ſervir directement à nos uſages. Le *mûrier blanc* nous ſembleroit être un arbre de peu de mérite, s'il ne nourriſſoit un inſecte précieux, qui, originaire de la Chine, s'eſt ſi bien naturaliſé dans nos contrées, & dont les coques, filées & employées dans les manufactures, forment aujourd'hui un des grands objets de notre commerce. Le travail des animaux, qui épargne ſi fort le nôtre, eſt encore dû à la connoiſſance des plantes qui leur conviennent; ſouvent même on les laiſſe languir faute de connoître & de cultiver les plantes qui peuvent remédier à leurs maux, & ſuppléer avec avantage à celles qui leur ſervent de nourriture.

L'utilité de la Botanique étant ſi bien reconnue, on ne doit pas être ſurpris qu'un Citoyen généreux, ſenſible au plaiſir de faire le bien, & toujours animé du zèle patriotique, après avoir illuſtré ſa Patrie par ſes Ouvrages, & lui avoir facilité l'étude des autres parties de l'Hiſtoire naturelle par le don d'un Cabinet qui en raſſemble les productions les plus précieuſes, n'épargne rien aujourd'hui pour lui procurer un Jardin où l'on puiſſe cultiver des plantes utiles & curieuſes. Cette Ville pourroit-elle ne pas ſentir tout l'avantage qu'elle a de compter, parmi ceux auxquels elle a donné la naiſſance, un de ces Hommes rares qui ſavent ſe rendre vraiment grands, non par des entrepriſes faſ-

tueuſes dont le pauvre gémit, mais par un monument élevé pour le bien de l'humanité?

Il s'eſt déja formé des Etabliſſements ſemblables dans différentes Villes du Royaume. Partout on s'empreſſe de jouir du vaſte & brillant ſpectacle qu'offre la nature dans le regne végétal. Cette partie de l'Hiſtoire naturelle, dont le goût devient tous les jours plus vif & plus général, pourroit-elle être dédaignée dans une Ville qui depuis long-temps eſt en poſſeſſion de fournir des Savans de tous les genres; dans une Province qui protégeant les Sciences & les Arts utiles à l'humanité, ſeconde ſi bien les intentions du Héros bienfaiſant qui la gouverne; dans un pays qui d'ailleurs a l'avantage de poſſéder un des plus beaux génies de ce ſiécle, auſſi étonnant par ſes connoiſſances profondes & multipliées, que par ſon éloquence ſublime, faite pour étendre de plus en plus le goût de l'Hiſtoire naturelle?

Ce célèbre Naturaliſte ne s'eſt point borné à donner de juſtes louanges à cet Etabliſſement; il nous a procuré des plantes utiles & curieuſes; & s'il vous reſtoit, MESSIEURS, quelque doute ſur l'utilité de ce Jardin, un tel ſuffrage ſeroit bien fait pour entraîner le vôtre : j'y joindrai cependant celui de pluſieurs perſonnes recommandables par leurs talents.

Nous avons reçu des graines & des plantes de M. Lemonnier, premier Médecin ordinaire du Roi en ſurvivance. Il veille aujourd'hui à la conſervation des jours de notre auguſte Mo-

marque, & ses connoissances dans la Physique & l'Histoire naturelle l'ont fait admettre à l'Académie des Sciences. Nous en avons reçu de M. Seguier, Secretaire perpétuel de l'Académie de Nîmes, connu par ses recherches savantes & pénibles sur l'antiquité, qui l'ont fait entrer à l'Académie des Inscriptions, & par son goût pour l'Histoire naturelle. M. Goüan, Professeur de l'Université de Montpellier, dont il a si bien rétabli le Jardin de Botanique, Académicien Honoraire de l'Institut de Bologne, recommandable par plusieurs Ouvrages sur l'Histoire naturelle, entr'autres, par les catalogues des plantes du Jardin & des environs de Montpellier, & par celui des Plantes des Pyrénées, Ouvrages dans lesquels on trouve les observations les plus curieuses & les plus exactes; enfin, M. Pinard qui a eu l'avantage de présider à l'établissement du Jardin de Rouen, d'abord fondé par l'Académie de cette Ville, & aujourd'hui entretenu par la Province qui en a reconnu toute l'utilité; nous ont favorisé par différents envois.

Quoique la Botanique parût peu cultivée en Bourgogne, il s'y est trouvé cependant des personnes instruites, & qui se sont empressées de nous seconder. M. Clerc, Médecin de Semur, Auteur d'un Catalogue des Plantes de Bourgogne; M. l'Abbé Guyette, qui concilie si bien les fonctions pastorales avec l'étude de la nature qu'il a poussé très-loin; M. Ruty, qui cultive à Châlon beaucoup de végétaux utiles

& curieux, nous ont fait jouir d'un assez grand nombre de plantes. Un Botaniste de cette Ville, aussi modeste qu'éclairé, le R. P. Vernisy Dominicain, nous a donné toutes celles qui lui restoient : il a fait plus, il m'a souvent accompagné dans les herborisations, & plus d'une fois il a tâché d'éclaircir avec moi les difficultés de la Botanique. J'ajouterai, à la louange de ma Patrie, que toutes les personnes qui y cultivoient quelques plantes, dont malheureusement le nombre étoit très-borné, ont bien voulu les partager avec nous, ou promettre de le faire dès que le temps leur auroit permis d'en disposer.

On n'aura pas de peine à croire qu'un Etablissement, dont l'utilité est aussi évidente, ait été favorisé par les Nationaux. Mais l'empire de la Nature étend ses loix au-delà des bornes d'un Royaume. M. Welbor-Ellis, du Conseil secret du Roi de la grande Bretagne, Membre du Parlement, & ci-devant Ministre de la Guerre, applaudissant aux vues patriotiques du Fondateur de ce Jardin, a fait arriver ici, francs de port, plusieurs arbres rares que l'on cultive en Angleterre, où la Botanique & toutes les Sciences utiles sont accueillies.

Avec de tels secours nous devons parvenir à rendre ce Jardin, qui se ressent encore beaucoup de sa nouveauté, aussi agréable qu'utile, lorsqu'une culture soutenue en aura amélioré le terrein, & que le Jardinier, cessant d'être distrait

par

par d'autres occupations, aura acquis plus d'expérience.

L'Académie & le Collége de Médecine, dont les travaux & les veilles ont toujours eu pour but le bien de l'humanité, ont ſenti tout le prix de cet Etabliſſement; ils ont deſiré que tous les ans un cours de Botanique ſecondât les vues du Fondateur; & c'eſt pour répondre à leurs intentions, également dirigées par le zèle patriotique, que j'ai fait tous mes efforts pour me remettre à une ſcience que d'autres études m'avoient fait perdre de vue.

Je dicterai tous les jours à ſix heures du ſoir, un extrait de la méthode de TOURNEFORT, afin de mettre tout le monde en état de profiter de ce Cours, même ſans livres, & je ferai enſuite les démonſtrations. Ce Jardin, MESSIEURS, vous préſentera les plantes dans un ordre méthodique; mais comme il n'eſt pas moins eſſentiel de les voir éparſes, & telles que la Nature s'eſt plu à les répandre ſur la ſurface du Globe, nous ferons tous les jeudis une herboriſation, en parcourant les environs de cette Ville. Dans ces courſes & dans ces études, nous n'aurons d'autre maître que la Nature, dont nous travaillerons tous conjointement à reconnoître les beautés. Je tâcherai ſeulement de temps à autre de vous aider à lever le voile léger dont elle ſe plaît quelquefois à les couvrir, afin de ranimer la curioſité du Botaniſte.

NOTE.

Pour faire sentir l'utilité d'une méthode, dans une science telle que la Botanique, où les objets sont si multipliés, il suffit de présenter un tableau abrégé du systême de TOURNEFORT. Cet Auteur sépare les *herbes* des *arbres*, les fleurs pourvues de *pétales*, de celles qui sont privées de ces feuilles colorées qui font la partie la plus apparente de la fleur, & qui offrent à nos yeux un spectacle aussi agréable que varié. Il distingue les fleurs *simples*, qui ont chacune une enveloppe propre, que l'on nomme *calice*, de celles qui se trouvent réunies plusieurs ensemble dans un même calice, & qu'il nomme *composées*; il sépare les fleurs d'une seule piéce, de celles dont la *corolle* est divisée en plusieurs parties; enfin, les fleurs *régulieres*, ou celles dont les parties de la corolle, également distantes d'un centre commun, gardent une forme symmétrique dans leur ensemble, de celles qui nous présentent des formes *irrégulieres* & souvent bizarres. Ces distinctions faciles fournissent vingt-deux *classes*, déterminées en général sur l'inspection de la corolle. Chacune de ces *classes* est sous-divisée par des *sections* assez généralement établies sur l'inspection du fruit; les sections sont sous-divisées par des *genres*, où l'on trouve sous une même dénomination toutes les plantes qui ont des rapports exacts dans leurs parties les plus essentielles; enfin, les *genres* sont sous-divisés par les *espèces* ou individus. Comme dans un dictionnaire, pour trouver un mot, on en cherche successivemenr les différentes lettres, de même lorsqu'on montre à un Botaniste une plante qu'il n'a jamais vue, il la rapporte d'abord à la *classe* sur l'inspection de la *corolle*; ensuite examinant le *fruit*, il trouve sa *section*; les signes constants qui distinguent la fleur, lui servent à découvrir le *genre*, & dès-lors considérant les feuilles, les tiges, les racines, la couleur, la saveur, l'odeur ou d'autres attributs qui n'appartiennent point à la fructification, il la rapporte à son *espèce*. C'est ainsi que par un ordre admirable, au moyen de cette partie de la *corolle* qui frappe si agréablemen nos sens, Tournefort nous conduit, comme par la main, à la connoissance des plantes.

Ce célèbre Botaniste François, réunissant dans les mêmes classes les plantes qui ont entre elles des rapports exacts, ouvre une route pour reconnoître celles qui restent isolées : saisissant les différences les plus sensibles, il néglige celles qui ne peuvent s'appercevoir qu'au moyen de la loupe, ou qui demandent une attention trop suivie; il laisse subsister le doute

philosophique dans les choses où la nature sujette à varier, ne permet point d'établir des différences essentielles. On retrouve dans son Ouvrage l'homme instruit, qui cherche à répandre des fleurs sur la route qu'il nous invite à parcourir; plus jaloux de faciliter l'étude de la Botanique, que de s'immortaliser par des observations délicates, & souvent minutieuses, qui ne doivent point se trouver dans un livre élémentaire.

De célèbres Botanistes ont cherché à former une méthode naturelle où tous les êtres se trouvassent réunis dans l'ordre de leur création; mais soit que la Nature se réserve ce secret, ou que nos lumieres soient encore trop bornées pour découvrir les anneaux de la chaîne qui lie tous ces êtres, leurs efforts, quoiqu'ils aient étendu le cercle de nos connoissances, n'ont pu diminuer le mérite du travail de Tournefort. Sa méthode réunissant un grand nombre de classes naturelles, n'exigeant que la connoissance de quatorze figures de *corolle* pour la distinction des vingt-deux *classes*, est plus commode, plus agréable & plus intéressante. S'il y reste quelque défaut que l'Auteur n'ait pas eu le temps de rectifier, ou que les découvertes modernes aient fait reconnoître, ils sont rachetés par un si bel ordre, un plan si bien conçu, qu'il n'est guere permis de douter que les Botanistes, en travaillant à effacer les taches légéres qui ternissent ce magnifique tableau, n'eussent contribué davantage à l'avancement de la Botanique, qu'en nous présentant de nouveaux systêmes, dans lesquels on ne rencontre souvent que de l'incertitude.

M. Linné, Médecin Suédois, le plus célèbre Botaniste de nos jours, éclairé des lumieres de ses prédécesseurs, d'un travail immense & du génie d'observation, a établi ses *classes* sur le nombre ou la disposition des *étamines*, & ses *sections* sur les *pistils*; mais ces petites parties souvent imperceptibles, n'offrent au Botaniste qu'un détail minutieux & quelquefois infidele. Ainsi le genre des *geranium*, si facile à saisir sur l'inspection de la *corolle*, varie pour le nombre des *étamines*, & fera naître l'indécision dans l'esprit de tous ceux qui s'attacheront à cette partie pour la distinction des classes. J'en dis autant des *valerianes*, des *lithrum*, des *tithimales*, des *myosurus*, des *polygonum*, &c.

L'inspection des étamines ne change pas moins les classes les plus naturelles. Les *sauges*, qui sont *labiées* par leur forme & leur vertu, se trouvent, dans ce systême, transportées dans une autre classe. La classe des *liliacées* s'y trouve rompue. Les *gramen*, si bien réunis par la nature, sont dispersés dans plusieurs classes; tant il est vrai que l'inspection des *étamines* est un guide infidele qui ne peut nous conduire sûrement à la connoissance

des *genres*, & qui altére encore le peu de classes naturelles que les Botanistes étoient parvenus à reconnoître.

Ce n'est pas que les étamines, qui sont des parties si essentielles à la fructification, ne puissent, jusqu'à certain point, être employées à établir les caracteres. Tournefort ne les négligea que parce qu'il n'en connut point toute l'utilité; & le Botaniste, après avoir porté ses premiers regards sur la corolle, doit envisager les étamines, qui varient quelquefois, il est vrai, mais dans des genres si bien établis par la forme de la corolle & du fruit, qu'il n'est plus possible de s'égarer.

M. Linné a fait entrer dans ses caracteres génériques toutes les parties de la fructification; il les a décrites dans le plus grand détail, voulant éviter un défaut de Tournefort, qui, faute de donner quelquefois des descriptions assez étendues, ne trace pas toujours entre chaque genre une ligne de séparation assez marquée; ce qui met un peu de confusion dans sa méthode. Mais les descriptions trop détaillées peuvent, non seulement multiplier les genres, elles peuvent encore faire naître le doute & l'incertitude dans l'esprit de l'Observateur. Un calice, par exemple, plus ou moins découpé, n'étant pas capable de faire varier le genre, pourquoi le décrire avec tant d'exactitude?

M. Linné ayant, ainsi que Tournefort, établi sa méthode sur les fleurs, il n'a voulu admettre d'autres genres que ceux qui se trouvent déterminés par leur structure. Ses *genres* sont donc plus parfaits que certains genres, nommés *secondaires*, dont le caractere est établi sur d'autres parties que celles de la fructification, mais que le Botaniste François ne regarda que comme des sous-divisions de genre. Et véritablement dans une méthode qui, n'étant point le systême des Loix établies par le Créateur, ne sert qu'à tracer une voie de renseignement pour la connoissance des plantes, cette exactitude scrupuleuse à n'admettre d'autres genres que ceux qui sont établis sur les parties de la *fructification*, ne peut compenser l'avantage de comprendre un moindre nombre d'espèces sous chaque dénomination, & de conserver l'ancienne *nomenclature*, que les Auteurs ne cessent de changer; ce qui, tous les jours, fait naître de nouvelles difficultés dans l'étude de la Botanique.

Quelques *étamines* de plus, quelques *filets* imperceptibles, des *demi-fleurons* plus étroits, suffisent à M. Linné pour rompre un *genre*; mais des différences dans le *fruit* lui paroissent insuffisantes. Sa méthode comprend sous le nom de POIRIER, le *pommier*, le *coignassier* & le *poirier*. Sous le nom de PRUNIER, l'*abricotier*, le *cerisier*, le *laurier-cerise* & le *prunier*; le *châtaignier* sous le nom de *hêtre*, le *pécher* sous celui d'*amandier*; &

tandis qu'il n'est personne qui prenne une *pomme* pour un *coin*; une *prune* pour une *cerise*, une *amande* pour une *pêche*, le Botaniste craint de s'y tromper; il ne peut trouver entre ces fruits des différences assez essentielles pour établir des *genres*, & changeant les noms, il porte l'obscurité dans une science sur laquelle ses observations devoient au contraire répandre un très-grand jour. Il nomme le lilac, *syringa;* le syringa, *philadelphus;* l'ananas, *bromelia;* la grenadille, *passiflora*, &c. Le changement de cette derniere dénomination est d'autant plus singulier, qu'en même temps M. Linné prouve, dans une savante Dissertation, qu'on a eu tort de prétendre que cette plante nous présentoit les attributs de la Passion. Ainsi, après avoir attaqué le préjugé, il semble l'accréditer par sa dénomination, & autoriser ceux qui, dans différentes langues, avoient ridiculement donné à la *grenadille* le nom de *fleur de la Passion*. D'ailleurs, ne se persuadera-t-on jamais que les dénominations les plus avantageuses sont celles sous lesquelles les êtres sont connus depuis long-temps par ceux qui s'adonnent à une science?

Les *espèces* de M. Linné sont établies avec plus de soin que celles du Botaniste François. Ce dernier regarda souvent comme *espèces*, des plantes qui ne pouvant se perpétuer par les semences, ne sont que des variétés; mais quelquefois aussi le Botaniste Suédois en a trop diminué le nombre. Croira-t-on, par exemple, qu'il n'y a qu'une espèce de *poirier*, & deux de *pommier?* Si les dénominations de Tournefort sont souvent triviales, elles en sont plus faciles & quelquefois suffisantes. Celles de M. Linné contiennent, il est vrai, le portrait de la plante, mais souvent exprimé dans des termes obscurs, auxquels l'Auteur a consacré un volume d'explication. D'ailleurs, ces descriptions de plantes sont un mérite étranger à son systême. Pour comparer, en un mot, le défaut des deux méthodes, Tournefort a laissé des doutes, qui quelquefois pour être poussés trop loin, laissent l'Observateur dans l'indécision. Mais M. Linné a changé ces doutes en axiomes, dont souvent la Nature se joue, & qui n'arrêtent pas moins la décision du Botaniste.

En convenant que les observations immenses, répandues dans les Ouvrages de M. Linné, sont bien faites pour éclairer le Botaniste déja initié dans les mysteres de la Nature, je ne puis m'empêcher de dire que les difficultés de sa méthode, qui n'a rien d'attrayant, ne permettent pas d'en faire un livre élémentaire; d'autant moins que s'il se trouve quelque défaut dans le Botaniste François, M. Linné, voulant l'éviter, est souvent tombé dans le défaut opposé.

Il s'agissoit dans cette Ville d'inspirer le goût de la Botanique à un petit nombre de personnes, dont les unes distraites

par d'autres occupations, ne pouvoient m'accorder que quelques instants, & dont les autres recherchoient la connoissance des plantes, rélativement à leurs propriétés médicinales. Pouvois-je me dispenser d'adopter la méthode la plus belle, la plus attrayante, celle dont l'ensemble pût former un tableau capable de fixer les regards des personnes instruites, & qui désignât les plantes sous les dénominations adoptées dans les livres de Médecine & les Dispensaires?

FIN.





